

Ça s'est passé comme ça :

Durant toute la première mi-temps, vous n'arrivez à rien. Rien : ça patine.

Guivarch ? Guivarch ne marque pas. Zidane : sur les poteaux. Ailleurs. « Ça » ne passe pas, ça n'entre pas. Ladic a des bras d'or qui arrêtent tout.

A l'arrière, on bouffe le gazon : Petit, Lizarazu... Le match semble bloqué.

Jacquet s'énervé dans les vestiaires : « Vous avez peur. De quoi vous avez peur ? »

Peur de perdre, la peur que vous avez ; et la peur est en train de vous faire perdre, comme une hydre à l'intérieur qui ronge. Il faudrait perdre la peur pour gagner. Tuer l'alien. Il faudrait croire. Comment fait-on pour croire ? L'air est tendu. Les regards vers le sol. On doute. Vous doutez. La finale contre le Brésil, tant pis, ce sera pour dans quatre ans.

Quand vous entrez sur le terrain pour la deuxième mi-temps, vous êtes avec Stanic. Mario Stanic, avec qui vous jouez à Parme. Il vous glisse à l'oreille : « Il est pour nous, ce match ». Les Croates se voient déjà en finale.

Vous pensez à la peur, au doute. Vous pensez à la chanson que Dugarry vous met dans le car depuis le début du Mondial : « *First I was afraid, I was petrified...* » Au début j'avais peur, j'étais pétrifié de peur... La peur, toujours la peur...

La deuxième mi-temps commence par le coup de grâce : vous couvrez votre défense, une erreur sans doute, mais quelle idée a eu Jacquet de vous placer latéral droit, vous, nommé l'année passée meilleur défenseur central du Calcio.

Lizarazu ne peut rien faire, Barthez non plus, Asanovic passe à Suker, le numéro 9, qui ouvre le score à la vingt deuxième seconde, 1-0 pour la Croatie. Rien vu venir. Si on vous voulait vous achever définitivement, on ne s'y serait pas pris autrement : la vingt-deuxième seconde.

Tout vibre dans votre tête : les mots de Jacquet, l'arrogance de Stanic, Gloria Gaynor *I will survive*, alors vous arrêtez de penser, vous laissez faire votre corps, survivre, survivre, vous voilà dans les trente mètres, vous prenez le ballon des pieds d'un défenseur croate, le numéro 17 (tout est extrêmement clair dans votre tête maintenant que vous arrêtez de penser), votre corps presque à l'horizontal défie les lois de la gravité et de l'inertie, survivre, vous volez en latéral à un mètre du sol, c'est le ballon qui vous attire irrésistiblement, qui aime votre pied, une passe à Djorkaeff, votre puissance est démultipliée, vous passez à un niveau de jeu supérieur, comme une vitesse secrète sur la boîte à vitesses, vous êtes déjà à l'avant-centre,

brassant l'air avec vos bras pour garder l'équilibre, Youri vous ajuste une passe aux petits oignons, vous êtes seul ou tout comme devant les buts de Ladic, les Croates de toute façon sont devenus invisibles, des pions de Subbuteo rien de plus, à peine le temps de laisser rebondir, vous avez une fenêtre de tir et l'intérieur de votre pied droit l'a senti sans que vous ayez besoin de regarder, il saisit l'occasion, saisit tout en un éclair, une fenêtre de tir, pas plus compliqué que ça, bing, comme dans un rêve, ça rentre tout seul, le but aimante la balle, égalité, vous êtes tranquille, debout, pas d'émotion, à peine le temps de vous retourner que Djorkaeff est dans vos bras, vous n'entendez pas les clameurs dans le stade, la folie des gradins, Thierry Henry vous étreint, hurle dans votre oreille des choses que vous ne comprenez pas, le sauveur, le miracle, d'un coup tout le monde y croit, à la vingt deuxième seconde on était pétrifiés, pétrifiés par la peur, à la quatre vingt huitième seconde on y croit. *We will survive*. Des larmes au rire en soixante six secondes chrono.

Extrait de *L'Air du Temps*, de Laurent Contamin – Editions Christophe Chomant